

Résistances à la psychanalyse

Elisabeth Abdoucheli-Dejours et Anna Dal Mas

Il s'agit d'une lettre de Freud, publiée à Paris dans *La Revue juive* le 15 mars 1925 (numéro 2).

Ce texte nous a interrogées sur deux versants historiques.

Le moment de sa parution, qui nous a fait rechercher quelles étaient les protestations indignées auxquelles Freud répondait, et le contexte actuel, qui a vu jusqu'à très récemment sortir de très fortes attaques contre la psychanalyse.

Tout au long du 20^{ème} siècle, l'invention freudienne a été beaucoup critiquée par des chercheurs de différents horizons philosophes, scientifiques, médecins, mais elle s'est aussi beaucoup développée, enrichie. Elle a aussi connu une période très faste dans les milieux intellectuels pendant les années 60-80, et semble aujourd'hui reculer ...

Actuellement on parle volontiers de "crise de la psychanalyse". Nous en parlons tous d'ailleurs, même au sein de la SPRF, avec une incidence sur notre pratique qui semble cependant un peu variable pour les uns ou les autres, suivant peut-être l'expérience, le degré de notoriété. C'est un peu enfoncer une porte ouverte que de dire qu'il devient beaucoup plus rare d'avoir des demandes d'analyse directes et adaptées. Les patients qui s'adressent à nous, que nous soyons psychologues ou psychiatres, souhaitent être aidés dans leurs difficultés affectives, existentielles, et espèrent parfois des changements profonds et radicaux sur ce qu'ils ont identifié comme point de blocage, des impasses en eux. Mais ils n'imaginent pas, le plus souvent, consacrer à ce "travail" le temps, l'argent et la durée d'une cure psychanalytique telle que nous l'avons nous-mêmes connue, et tels qu'ils nous serait nécessaire pour parcourir avec eux le long chemin de la régression, du transfert et l'abord des résistances qui permettrait les modifications attendues.

Doit-on en conclure, comme Freud le ferait probablement que nous sommes dans un moment de plus grande résistance de la société au message de la psychanalyse ?

Anna Dal Mas

Cette lettre sera envisagée dans le cadre de deux questions plus générales : d'une part, quel est le contexte historique qui amène Freud à écrire et publier ce texte d'abord dans un espace connoté religieusement ? Et ensuite, les résistances à la psychanalyse, identifiées à l'époque, sont-elles encore actuelles ?

Contexte historique.

Le texte se trouve dans les *Œuvres complètes*, vol. XVII, pp. 123-135 et dans la *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, numéro 20, automne 1979, pp. 173-181. Il a été publié dans *La Revue juive* le 15/3, numéro 2. D'abord en allemand ou en français, ce n'est pas très clair. Mais il sera repris dans le cadre de l'inauguration de l'université juive à Jérusalem le 27/03/1925 et dans une lettre à l'éditeur du centre de presse juive (Judische Presszentrale) à Zurich le 26/02/1925, « dans le cadre d'un fort sentiment de solidarité » précise Freud. Il paraîtra également, plus tard, dans un numéro de la revue *Imago* (11(3), 222-33) et dans *Almanach* de 1926, 9-21. Jones rapporte qu'il

fut probablement rédigé en septembre 1924, à la même époque que l'autobiographie (*Ma vie et la psychanalyse*).

C'est dans la correspondance avec Ferenczi, au cours de l'année 1924, que Freud y fait allusion, dans la lettre du 6 août. Je cite : « *Ces jours-ci m'est parvenue une lettre pressante d'Albert Cohen qui va éditer une revue juive, et pour laquelle il souhaite aussi une contribution de ma part. J'avais déjà donné autrefois mon nom pour le comité de rédaction, et maintenant, il m'a très habilement séduit en me disant qu'Einstein et moi sommes les Juifs vivants les plus éminents. Me restait-il autre chose à faire que de m'avouer très flatté et de lui proposer quelque chose d'anodin? J'ai choisi "Les résistances contre la psychanalyse". "Contre" et non "à".*

Cette référence apparaît au milieu de mauvaises nouvelles relatives à la santé de Freud. L'annonce du cancer est communiquée au cours de l'été 1923, mais Freud en avait l'intuition depuis longtemps, semble-t-il : « *Je savais bien depuis le début que j'ai un épithélioma* ». A cette époque, en 1924, il se plaint d'une « *terrible suppuration nasale qui perturbe le manger, le boire et le parler* ». Nous sommes neuf mois après la dernière intervention chirurgicale. Il y en eut une trentaine entre 1923 et 1936. Et dans un commentaire qui pourrait s'appliquer également à la situation de son pays, il commente : « *mon état de santé semblerait objectivement tout-à-fait satisfaisant* » ... « *mais mon existence est très éloignée du bien-être* ».

Pour ce qui concerne l'Autriche, il s'agissait d'assainissement financier, mais les lignes de force de conflits politiques et raciaux agitent déjà le pays. Vienne est aux socio-démocrates qui prévoient d'ambitieux projets à vocation sociale, mais le reste du pays est tenu par les socialistes chrétiens, dont les « *membres débordaient d'antisémitisme, dirigé essentiellement, mais pas exclusivement, à l'encontre des misérables immigrants juifs qui fuyaient les pogroms de Pologne, de Roumanie et d'Ukraine* » (Gay).

D'une façon plus générale, ces années 1924-25 sont marquées par la réintégration de l'Allemagne dans la communauté internationale, bien que les traces de la Première guerre ne soient pas encore effacées (réparations financières). La vie culturelle est animée et épanouie. Parallèlement, dès 1920, le parti ouvrier allemand national socialiste est créé et en 1923, une première tentative de putsch a lieu. Elle échoue.

Selon P. Gay, la correspondance de Freud ne comporte pas de référence à Hitler, bien que *Mein Kampf* soit publié en 1924 (cf. Goux, p.53), mais des traces moins directes (interview ou réponse à un courrier d'étudiant). Il apparaît qu'il est au fait de l'évolution de la société et que progressivement, il affirme ses origines juives (cf. « *Ma langue est l'allemand ; ma culture, mon œuvre sont allemandes. Je me suis considéré comme un intellectuel de culture allemande, jusqu'à ce que j'aie remarqué la croissance d'un préjugé antisémite en Allemagne et en Autriche allemande. Depuis, je préfère me dire Juif.* »). On peut se demander si cette prise de parole dans la *Revue juive* constitue une réaction à son attention à la montée de l'antisémitisme.

En 1924, les milieux psychanalytiques sont animés par diverses controverses. L'année précédente, en 1923, les membres du Comité se retrouvent durant l'été à San Cristoforo, dans les Dolomites où séjournait Freud. Une tension manifeste se révèle autour de la gestion de

l'International Journal entre Jones et Rank. Jones aurait traité Rank d'"escroc juif" (cf. Jones). La formule n'est pas sûre, mais il doit s'être agi de quelque chose d'insultant puisque Jones raconte à sa femme que les membres du Comité ont passé « *des heures à discuter et à hurler...* ». En fait, il fut question d'exclure Jones du Comité pour antisémitisme (cf. lettre 948 de Fer, 18 mars 1924). Ce Comité sera dissous en avril 1924.

La controverse autour du traumatisme de la naissance semble précipiter les dissensions, pourtant continuellement connotées "confessionnellement" (cf. lettre 972 de Fer du 1/9/24: « *Entre temps s'est répandue dans le public psychanalytique la nouvelle que Rank et moi n'étions plus "cachère" au sens psychanalytique* ») ou institutionnellement comme le montrent les décisions relatives à la présidence de l'Api.

Pourquoi parler de ces divers aspects historiques. Sans doute parce que le texte de Freud m'apparaît comme marqué d'une sorte de pessimisme, sans joie (cf. lettre à Eitington de mai 1919 : « *...dans le pessimisme joyeux qui m'a toujours caractérisé...* »). Lui qui se définissait dans une lettre à Fliess comme un « *conquistador, un explorateur avec toute la curiosité, l'audace et la ténacité qui caractérisent cette sorte d'homme* » se résout à envisager, même brièvement, dans ses réflexions à propos de Rank qu'« *on pourrait être amené à abandonner l'analyse, que cela promet de devenir un chemin pour commis voyageurs.* » (cf. lettre 946 F, p. 142).

Les menaces et agressions sont multiples. Il faut résister, survivre et assurer la pérennité de la psychanalyse. En janvier 1925, Jones annonce à Freud que Londres inaugure un Institut de psychanalyse, en plus de Vienne et Berlin. Mais des projets échoueront, à Budapest à la suite du décès de von Freund et de l'installation d'un pouvoir politique autoritaire (1919 : « *vague de terreur réactionnaire et antisémite du contre-amiral Horthy* »), ainsi qu'à deux reprises la perspective de créer une clinique psychanalytique à Vienne, pour des motifs financiers.

C'est dans ce cadre que je situerais pour ma part ce texte, qui m'a fait penser, comme dans une amplification à caractère invariant, au long cheminement qui préside à l'écriture de "L'homme Moïse et le monothéisme". La première des trois parties qui le composent est écrite en 1914, mais il ne la publiera que 10 ans plus tard, en 1924 (cf. L. Tua). Les suivantes seront rédigées à partir de 1934, très directement en relation avec la montée de l'antisémitisme.

Résistance particulièrement en France ? Introduction de Rosolato

Rosolato, dans son introduction, semble proposer l'idée que la publication de la lettre en France soulignerait le contexte spécifique de résistance française. Au fur et à mesure des lectures et en recherchant à comprendre les particularités du terrain français des résistances, j'ai été ramenée au chapitre 2 de "Sur l'histoire du mouvement psychanalytique" qui date de 1914. Freud y propose comme source de la résistance française l'influence et l'opposition de Janet : « *il semble qu'à Paris même règne aujourd'hui encore la conviction que Janet exprima si éloquemment au congrès de Londres en 1913, à savoir que "tout ce que la psychanalyse a de bon, à quelques changements près, répète les vues janétiennes, mais que tout le reste est mauvais."* » (p.60). Jones lui répondit point par point, mais ne modifia apparemment pas les opinions des uns et des autres. Janet parle du « *caractère mystique de ces études sur la sexualité* » qui serait le résultat de la méthode : « *Monsieur*

Freud interroge ses malades sur leur vie sexuelle d'une manière particulièrement impressionnante...il les suggestionne en quelque manière et leur fait répondre tout ce qu'il veut...il prend au sérieux le moindre mot si banal qu'il soit, pourvu qu'il ait rapport au sexe... et le fait entrer dans une constellation mentale qu'il fabrique.» (p.127). Cette attention obsédante au sexe serait à mettre au compte d'une « atmosphère sexuelle spéciale » à Vienne (p.128), à propos de laquelle Freud rappelle que « Paris ne puisse prétendre être une ville de mœurs plus sévères que Vienne » (cette remarque a été ajoutée en 1924) (p.73).

La controverse avec Janet, telle qu'il y fait référence dans son autoportrait, reste sur un terrain plutôt scientifique. On y retrouve des accents de ces conflits relatifs à la paternité des idées (et leur "vol") qui parcourent çà et là des relations et moments importants dans le développement de la théorie (cf. Fliess). Freud répond : « Tandis que j'écris cela, je reçois de nombreux essais et articles venus de France, qui témoignent de violentes oppositions à l'acceptation de la psychanalyse, et qui avancent souvent les affirmations les plus erronées quant à mon rapport à l'école française. C'est ainsi que je lis par exemple que j'aurais mis à profit mon séjour à Paris pour me familiariser avec les théories de P. Janet et que, muni de ce butin, j'aurais ensuite pris la fuite. C'est pourquoi je tiens à mentionner expressément que le nom de Janet n'a même pas été prononcé durant mon séjour à la Salpêtrière. » (p.22) ou encore (p.52) il parle du « ragot toujours repris, suivant lequel ce qui a valeur en psychanalyse se réduirait à des idées empruntées à Janet ».

Ainsi donc, écrit-il en 1914, « c'est jusqu'ici la France qui s'est montrée le moins accueillante à la psychanalyse ». Les premiers à introduire les idées psychanalytiques en France étaient de provinciaux de bonne volonté mais dont Freud dit que « leur exposé détaillé ne témoigne cependant pas d'une pleine compréhension » (p.60) ou encore l'entame du chapitre VI (SF présenté par lui-même) : « Je sais maintenant de loin au prix de quels symptômes réactionnels s'effectue l'entrée de la psychanalyse en France ... la pédanterie et la lourdeur des dénominations psychanalytiques... "le génie latin" ne supporterait pas du tout le mode de penser de la psychanalyse ». En France, l'intérêt pour la psychanalyse est parti des hommes de lettres. Dans une note datée de 1923 (p.62 Histoire du mouvement...), il signale : « les traductions françaises de mes écrits qui sont parues au cours des dernières années ont enfin suscité, en France aussi, un vif intérêt pour la psychanalyse, aujourd'hui plus actif dans les milieux littéraires que dans les milieux scientifiques. »

Autre particularité : en France, la diffusion de la psychanalyse s'est faite en deux temps. Le premier, décevant, serait l'œuvre de E. Sokolnika, qui avait échoué précédemment à installer un institut en Pologne. Le deuxième revient à M. Bonaparte. Plus que dans d'autres pays, il semble que ce soient des femmes qui soient à la manœuvre.

La fin du chapitre (sur l'histoire du mouvement psychanalytique) fait résonner à nouveau l'allusion au caractère juif de la psychanalyse, allusion présente dans le dernier petit paragraphe de la lettre de la Revue juive, comme dit en passant et qui ouvre l'interrogation bien plus qu'il ne conclut le texte. En 1914, on retrouve un argument de plus pour repérer combien cette attention était présente : « Je ne suis certes pas un patriote régionaliste, mais cette théorie (les mœurs viennoises) m'est toujours apparue comme tout spécialement absurde, si absurde que j'ai été quelquefois enclin à supposer que le reproche concernant l'origine viennoise tient, par pur euphémisme, la place d'un autre qu'on préfère ne pas avancer en public. » Il est précisé que "Freud pense probablement à son origine

juive" (p.73).

La lettre

Cette lettre de Freud est un texte assez court, clair et déterminé, et bien que ce ne soit pas son but, il laisse repérer un fil d'évolution métapsychologique. On y ressent cette persévérance puissante d'affirmation qui marque toute la vie, toute l'œuvre de Freud et ce texte, qu'on lit, comme une phrase, sur un seul souffle, concentre encore cette impression.

Sans entrer dans le détail, on peut relever dans la lettre l'identification de cinq sources de résistance (l'origine juive a déjà été abordée) :

- D'abord, nous sommes affectés d'un malaise en raison du « *la dépense psychique que le nouveau exige toujours de la vie mentale et de l'incertitude, poussée jusqu'à l'attente anxieuse, qui l'accompagne* ».
- La deuxième source de résistance concerne les médecins. Freud tentait d'inscrire la psychanalyse dans le domaine des sciences de la nature, entre médecine et philosophie (cf. Assoun). La formation des médecins à l'époque, accordait beaucoup d'importance à une compréhension objectivable et l'ordre des données de la psychanalyse ne s'y prête pas.
- La troisième source de résistance provient des philosophes dont le champ de réflexion, de compréhension et de théorisation se limite à la conscience. Ils n'acceptent pas la référence à l'inconscient à travers le psychique (on pourrait se poser la question des définitions actuelles de l'inconscient).
- Par rapport à la critique de pansexualisme, de trop grande importance accordée à la sexualité et plus encore à « *l'enterrement de la fiction d'une enfance asexuelle* », Freud répond par un bref résumé de l'évolution de la métapsychologie.

A cette époque (1914) - mais peut-on y croire? - Freud considérait, tout en y faisant allusion, qu'« *écrire l'histoire de ces résistances (lui paraissait) une entreprise stérile et de peu d'actualité* » (p.71). La parution de la lettre de la Revue juive quelques 10 années plus tard, montre qu'il a changé d'avis.

La résistance au nouveau

Les arguments développés par Freud sont envisagés en relation avec l'expérience actuelle des résistances à la psychanalyse. Qu'en est-il aujourd'hui? Les résistances sont-elles semblables? Ou sont-elles différentes?

Qu'en est-il donc de la résistance au nouveau? A une époque d'incertitude et d'insécurité comme la nôtre, la conviction illusoire de maîtrise, la volonté de contrôle sur le monde et le vivant n'ont fait qu'augmenter et déployer de nouveaux outils. Il est donc peu probable que nous soyons disposés à mieux accepter l'idée d'un inconnu inhérent à l'être, et que celui-ci échappe à l'acuité technologique qui caractérise notre compréhension volontairement lucide et positive de nous-mêmes et du monde qui nous entoure ou nous compose. Ce qui est d'autant plus anachronique que les hypothèses scientifiques actuelles nous emmènent dans

des élaborations de plus en plus complexes et non maîtrisables (cf. mécanique quantique). Green souligne l'importance de cette caractéristique liée à la non maîtrise, plus qu'à l'aspect irrationnel auquel peut aussi renvoyer la psychanalyse.

«...l'origine de ce malaise est la dépense psychique que le nouveau exige toujours de la vie mentale et l'incertitude, poussée jusqu'à l'attente anxieuse, qui l'accompagne. Il y aurait une belle étude à faire sur la réaction de l'âme à la nouveauté en soi; car, dans certaines conditions qui ne sont déjà plus élémentaires, on constate la réaction inverse et une soif de nouveau pour l'amour du nouveau.» Cet aspect "conservateur" du fonctionnement du Moi était repris dans le rapport d'introduction au CPLF de Scarfone l'an dernier: «...le moi, une fois en place ne laisse pas l'appareil de perception-conscience fonctionner seul. Lui-même résultat de la perception (en tant qu'ensemble des traces mnésiques), le moi exerce un effet en retour qui orientera et focalisera l'attention, ne percevant le plus souvent que ce qui correspond à ses attentes et ses appréhensions. Lorsque le réel lui impose une perception inattendue, qui le surprend dans un état d'impréparation, il risque le traumatisme. Le signal d'angoisse est ce qui doit préparer ce moi pour éviter l'effet traumatique» (p.10, la référence est attribuée à Freud, 1920). Si « le monde objectal se présente en s'opposant » (ou peut-être en résistant?), on peut imaginer dans quel rapport conflictuel se trouverait le moi, tenaillé entre retrouver le connu et faire place psychique au différent, à l'étranger, au nouveau... C'est dans ce sens que l'économie narcissique se trouverait chamboulée.

Je ne résiste pas ici à évoquer la pensée d'une compatriote, Anne Denis, qui, partant d'une réflexion sur l'attention également suspendue, y trouve un « *paradoxe épineux dès l'origine* », à savoir « *le double impératif contradictoire (auquel est soumis l'analyste): pour être métapsychologiquement correct, il doit exclure l'art, alors que l'interprétation est simultanément considérée comme un art* ». Cette situation induit la « *nécessité de coopération processuelle* » entre l'ICS et le Cs. Le Moi étant par nature partagé, c'en est fini de son contrôle en sa propre demeure. Dans le même ordre d'idées, on peut évoquer la surprise de Castoriadis devant l'oubli de prendre en compte l'imagination dans la théorisation freudienne.

Devant cette dualité, on peut penser à nouveau au mouvement paradoxal recommandé par Rosolato de résistance « *au confort d'une technique et d'un savoir* », mais aussi, à son inverse en quelque sorte, au risque de (l'expression est de Green) « *création de fétiches théoriques* ».

C'est l'hypothèse, bien plus superficielle, de Sébastien Dupont, un ami pourtant, dit-il, de la psychanalyse, dont on peut trouver le livre récent: "L'autodestruction du mouvement psychanalytique", selon laquelle les résistances à la psychanalyse seraient essentiellement des résistances internes au mouvement psychanalytique, liées aux psychanalystes, à leurs comportements et attitudes, leurs divergences entre eux, leur attachement au primat de la cure-type (qu'il veut supprimer comme indice de l'évolution de la psychanalyse), la « *fermeture* » de la psychanalyse sur elle-même, sa façon de « *cultiver un complexe d'originalité* » qui rend difficile son inscription sociale, un phénomène d'idéalisation théorique qui aboutirait à « *des rigidités conservatrices et réactionnaires dans tous les domaines* »... pour ne citer que quelques arguments déclinés de façon redondante tout au long.

Critique philosophique

Pour ce qui concerne les critiques des philosophes, rien ne semble fondamentalement différent. Ils sont toujours attachés au domaine du conscient et convaincus de parcourir ainsi l'étendue complète de la pensée humaine. Malheureusement, ils ne sont plus seuls dans cette perspective restrictive. La question du cognitivisme sera abordée plus en détail, mais il est difficile de ne pas au moins citer quelques phénomènes attachés à son avènement.

L'argument essentiel de la critique des philosophes tient à la définition du psychique, limité au conscient et en conséquence à la négation de l'existence de l'inconscient. Dans une note datée d'octobre 1938 et retrouvée dans ses papiers posthumes, Freud développe plus longuement cette argumentation en faveur de la reconnaissance de l'inconscient qu'il associe aux travaux d'un philosophe allemand d'ailleurs. Des années plus tard, il semble pourtant que l'existence et la définition de l'inconscient (principalement au niveau médical et scientifique: Kandell, Naccache proposent l'inclusion de l'inconscient freudien dans leurs définitions principalement neuro-technologiques de l'inconscient) pose toujours problème.

En fait, Freud, de nouveau, s'est relativement compliqué la vie, dès le départ - mais on peut bien sûr le comprendre - en voulant inscrire la psychanalyse dans le domaine des sciences de la nature (voir Assoun: « Introduction à l'épistémologie freudienne ») et en revendiquant pour la psychanalyse un statut de science en tant que « *connaissance acquise par une expérience vérifiable* » (Jones, p.405), tout en militant simultanément en faveur du sens et de la subjectivité (c'est dans la fidélité à cette entreprise qu'il cherche à rapprocher la définition de l'inconscient (« *les processus accompagnateurs d'ordre soi-disant somatique constituent justement le psychisme et ne se préoccupe pas tout d'abord de la qualité de conscience* » p. 19) des exigences de la science et qu'il est amené à reconnaître que « *l'idée d'un inconscient exigea toujours davantage droit de cité en psychologie, mais de façon si imprécise et si vague qu'elle ne peut influencer la science* » (Abrégé)).

L'épistémologie apparaît début XX^{ème} comme étude critique des sciences et progressivement, la science devient objet de la philosophie. Et c'est vrai à mon avis que la psychanalyse, peut-être pour des questions de mode épistémologique, a beaucoup de mal avec la notion de science. Une des traditionnelles critiques assénées à la psychanalyse par les scientifiques fait référence à la réfutabilité de Popper dans les rets de laquelle Freud nous a lui-même plongés. Ce critère qui - soit dit en passant - se révèle inopérant pour décrire le processus réel de la découverte (cf. Green « Méconnaissance de l'inconscient ») et selon Popper lui-même, cela ne signifie en rien que les théories non réfutables soient non signifiantes ou même fausses. D'autres épistémologues ont critiqué cette notion de réfutabilité aboutissant à la considérer non concluante (Chalmes, Feyerabend). Et en effet, on peut se demander, une fois la démarcation réalisée, entre science et ce qui ne le serait pas, comment la science serait capable de rendre compte de modes de pensée non scientifiques.

Alors pourquoi s'y cramponner pour ce qui concerne notre discipline? Sans entrer dans les méandres d'un développement fastidieux, je voudrais relever sommairement l'émergence au sortir de la deuxième guerre mondiale d'un contexte d'idées qui ont sans aucun doute préparé en partie le terrain des détracteurs actuels de la psychanalyse (Dupuy, Green). C'est à cette période accablée par deux explosions atomiques dévastatrices que parallèlement aux Etats

Unis et sur le continent européen s'est développé un courant de pensée et de recherche qui envisage l'esprit comme une machine à traiter de l'information (pour le moment chez nous un film qui parle de Turing et sa machine qui auraient permis de gagner la guerre), totalement maîtrisable par la raison, n'impliquant ni sens, ni interprétation, ni créativité. A cette époque, l'organe-cerveau devient objet d'étude (Green). Penser c'est calculer, l'individu est semblable à un réseau neuronal. C'est l'avènement de la cybernétique, bien avant le premier ordinateur. Pour reprendre la définition de son credo selon Dupuy :

1- la pensée est équivalente à une forme de calcul, la pensée est mécanique

2- les lois physiques peuvent expliquer pourquoi et comment la nature nous apparaît porteuse de sens, de finalité, d'intentionnalité,

Ce mouvement trouve une assise philosophique dans la pensée d'Heidegger selon qui la technoscience serait la manifestation la plus éclatante de l'humanisme (toute chose devient ainsi ustensile pour l'homme; dès 1942, destruction de la notion d'homme, extraction des philosophies de la subjectivité; abolition de toute notion de sens à partir de la subjectivité).

Et si Sartre a pu écrire que « *l'inhumain, c'est le mécanique* », là où « *la pensée heideggerienne a eu de l'influence, il est devenu impossible de défendre l'humanisme, la conscience contre la science ... Cela est particulièrement le cas dans le cas des sciences de l'homme à la française, structuralistes, puis post structuralistes ...* » (Dupuy).

L'attaque contre la notion de sujet est lancée et ne fera que se répandre, structuralistes en tête, à la recherche d'une cognition sans sujet, voire sans mentalisme, où cogito se transforme en une forme conjuguée impersonnelle. L'esprit se donne pour tâche de se mécaniser lui-même. S'il est possible de se fier à Green, il cite Lacan (1966, p.860) « *le caractère entièrement calculable 'un sujet strictement réduit à la formule d'une matrice de combinaisons signifiantes* ». Ainsi fondamentalement clivé (Je pense donc je suis), que gagnons-nous à adopter la démarche scientifique de désobjectivation. Cet été, l'exposé d'un psychanalyste à propos de psychanalyse "computationnelle" m'a donné mal au ventre...

Elisabeth Abdoucheli-Dejours

Evoquons maintenant les critiques venues du côté des sciences sociales, puis celles du côté de la médecine... Même en privilégiant la situation en France, c'est un sujet très vaste qui restera forcément incomplet.

Elles ont pris et prennent encore un caractère passionnel, partisan, leur ton a pu être insultant, comme s'il s'agissait de considérer la psychanalyse et les psychanalystes comme hostiles à tous progrès, et à toute contradiction, et en cela, tout au long du siècle, l'hostilité déjà décrite par Freud dans ce texte s'est déployée effectivement, comme s'il s'agissait de l'ennemi public numéro un.

En dehors de ce caractère passionnel, qui est le point sur lequel s'articule l'argumentaire de Freud pour les comprendre comme des « résistances de la société à la psychanalyse », sur le modèle des résistances individuelles rencontrées au cours de la cure, dans chacune des disciplines que nous allons évoquer, des efforts ont été faits pour trouver des ponts conceptuels avec la psychanalyse, Ces efforts sont plus ou moins fructueux, plus ou moins convaincants mais ils témoignent probablement de la force que porte encore notre discipline.

La critique culturaliste

Le culturalisme a été un des courants qui a dominé la sociologie américaine des années 1930 aux années 1950. Malinowski, Ruth Benedict, Ralph Linton, Margaret Mead et d'autres, arrivaient à la conclusion que la diversité des structures mentales, selon les sociétés, interdit de les ramener à un seul type.

Malinowski (1884-1942) reprochait en particulier au complexe d'Édipe, de n'être qu'un «mythe européen». D'après lui, ce complexe n'existe pas dans les cultures mélanésiennes fondées sur le matriarcat (l'enfant est élevé par le frère de sa mère). Il avançait que c'est par ethnocentrisme que Freud généralise à l'humanité entière un schéma simplifié de l'enfance humaine.

En France, ces travaux ont été repris par l'ethnopsychiatrie. Elève de Georges Devereux, Tobie Nathan s'est formé à la psychanalyse avant de se consacrer à l'ethnopsychiatrie, dont il ouvrit la première consultation en 1979 dans le service de Leibovici à l'hôpital Avicène. Il a été assez violemment critiqué par les psychanalystes, tout en passionnant de nombreux psychiatres, même si le dispositif nécessaire et utilisé à la consultation Georges Devereux, créée en 1993 reste difficilement transposable dans les CMP, nécessitant un nombre très important de participants. Il est assez critique lui-même aujourd'hui sur la psychanalyse et prône une «*psychothérapie démocratique*». «*La psychothérapie a souvent raté les rendez-vous sociaux. Si la psychanalyse est particulièrement remise en cause aujourd'hui, c'est que, obnubilée par ses postulats théoriques, elle n'a pas accordé suffisamment d'importance aux modifications de nos sociétés*».

La critique marxiste quant à elle a été assez féroce de 1933 à 1964 :

Les tenants du marxisme et de l'approche sociologique reprochaient, généralement, à Freud de ne pas suffisamment tenir compte de la dimension sociale et culturelle des problèmes psychologiques. Pour eux, la sexualité n'est pas l'unique source des souffrances psychiques, et, d'autre part la construction de l'être humain et de son identité sont dépendantes de la place qu'il occupe dans la société. On rejoint là la notion de l'identité de classe.

«*En attribuant à la sexualité l'unique source des troubles mentaux, Freud banaliserait l'effet des rapports sociaux sur la personnalité de chacun, et empêcherait de poser la question en termes politiques*»

Le Parti Communiste Français s'est érigé contre la psychanalyse, demandant à ses membres psychiatres et psychanalystes de se positionner, en particulier dans un article de La Nouvelle Critique de 1949 «*la psychanalyse idéologie réactionnaire*», qu'on pourrait résumer ainsi : «*la psychanalyse est une doctrine irrationnelle dont le renouveau intervient à la faveur de la vague actuelle d'irrationalisme et d'obscurantisme placée sous le double patronage de Wall Street et du Vatican ; elle apporte des lumières intéressantes sur la formation de la sexualité infantile mais, de par sa nature irrationnelle et idéaliste, elle ne peut prétendre qu'à un statut de vague mystique ... Née à Vienne, liée aux besoins de la famille paternaliste bourgeoise, traitant une minorité de malades sélectionnés par l'argent, basée sur l'irrationalisme et l'individualisme, la psychanalyse pervertit les jeunes psychiatres sous-payés. Il est clair que "cet individualisme revient à la négation de toute possibilité de transformation de l'ordre social"*».

A cette date les enjeux stratégiques étaient de deux ordres. Dans un premier temps démontrer la dérision de l'emploi de la psychanalyse comme conception du monde et de la vie sociale

quotidienne pour pouvoir ensuite délimiter son objet à la seule thérapeutique médicale.

Jean et Evelyne Kestemberg, Serge Lebovici et S. A. Shentoub, ne tarderont pas à désavouer ce texte en quittant le Parti où ils militaient depuis l'occupation.

Cet anathème lancé contre la psychanalyse s'est trouvé toutefois oublié quelque vingt ans plus tard par le parti communiste qui tentera l'approche de cette idéologie bourgeoise par le biais des théories lacaniennes relues par Louis Althusser. Enterrés, mais prompts à reparaître, dépoussiérés et remis au style du jour, les arguments critiques utilisés en 1914, 1926, 1938, 1940, 1949... reflouriront dans certains mouvements gauchistes de l'après mai 1968, pour dénoncer à nouveau le « pouvoir » des psychanalystes, leur pensée réactionnaire, le décidément inassimilable « complexe d'Œdipe », et bientôt, au nom d'un certain "féminisme", la misogynie de ce puritain-juif-petit-bourgeois-viennois de Freud.

Elle a été en effet l'objet dans les années 70, de la critique venue du mouvement féministe qui mettait en exergue l'exagération du rôle du père et du phallus dans la formation de la personnalité de la fille et du garçon. À leurs yeux, la psychanalyse et, plus généralement, la théorie freudienne de l'être humain, était un pur produit des préjugés patriarcaux envers la femme, de l'être humain, et encouragerait les femmes à se soumettre à l'autorité masculine sous peine d'être soupçonnée de « déni de la castration », de volonté « d'exclure le père », de vouloir être une mère toute puissante. Le développement de la psychanalyse et l'apport des recherches sur la sexualité féminine, sur le rôle de l'environnement, ont amené cette critique à se rapprocher maintenant de la théorie du genre.

La clinique du travail.

Plus ou moins empreinte de la pensée sociale héritière du marxisme, d'abord partie du laboratoire d'ergonomie du CNAM, la « clinique du travail » a vu le jour dans les années 70, pour arriver actuellement à être officialisée depuis 2007 en deux chaires du CNAM, celle de Psychologie du Travail qui enseigne « la clinique de l'activité » et celle de « Psychanalyse, Santé, Travail », se réclamant elle de la psychanalyse et dont l'objet de recherche est la psychodynamique du travail.

Pour résumer en quelques mots, elle a amené à reconnaître des états de souffrance psychique liés aux conditions de travail et à l'organisation du travail qui par les contraintes imposées ne permettent plus au sujet de trouver la reconnaissance du travail fourni, nécessaire à son identité et permettant un réaménagement pulsionnel, donc mettant à mal ses mécanismes de sublimation. Les difficultés prennent source dans le travail, même s'ils remettent en question l'économie sexuelle du sujet héritée de sa construction infantile, et ne peuvent pas se régler uniquement par l'analyse de ses difficultés personnelles.

Controverses en psychiatrie

Pour revenir à la psychiatrie, le virage a été encore plus radical ces dernières années

En *psychiatrie publique* après la mise en œuvre de la politique de soins dite de secteur dans les années 1960, la psychiatrie s'est séparée de la neurologie en 1968.

Il y a encore 40 ans, de nombreux internes en psychiatrie, et autant de psychologues se tournaient vers la psychanalyse pour eux-mêmes et espéraient en faire leur pratique au bout d'un chemin de formation pourtant long et exigeant.

Nous faisons nos débuts de psychothérapeutes dans les traitements d'adultes suivis en CMP, d'enfants ou même des psychotiques rendus accessibles depuis la découverte des neuroleptiques (1952). L'approche psychanalytique était considérée comme essentielle tant pour la compréhension des maladies mentales que dans l'organisation des établissements psychiatriques, afin qu'ils puissent jouer leur rôle de *thérapeutique institutionnelle*. (cf. en 1963 P.C. Racamier S. Lebovici, R. Diatkine et P. Paummelle : « *Le Psychanalyste sans divan* »).

Nous avons assisté successivement à la suppression de l'internat des hôpitaux psychiatriques régionaux (1980) fondu dans l'internat national, ce qui faisait de fait réintégrer la psychiatrie dans la médecine, (stages qualifiants dépendants du classement, et assez souvent derniers à être choisis), puis à la suppression des diplômes spécifiques des infirmiers psychiatriques (1992) se retrouvant, eux aussi, fondu dans le DE.

Avec l'effacement de la psychiatrie comme discipline autonome, séparée de la médecine, on a assisté à la diminution progressive des références à la psychanalyse tant sur le plan thérapeutique que conceptuel. Le tout référencé à la lumière de la psychanalyse est maintenant devenu obsolète, le temps de la psychothérapie institutionnelle révolue, la priorité est donnée aux traitements chimiothérapeutiques, les électrochocs sont utilisés beaucoup plus fréquemment, la psychothérapie individuelle est reléguée à une démarche d'approfondissement ultérieur.

La politique de santé dans les pays occidentaux s'appuie aujourd'hui pour l'essentiel sur les thèses organicistes légitimées par les neurosciences et sur la pratique de l'évaluation et la question de l'efficacité. La généralisation du DSM 4 amène à s'intéresser aux symptômes actuels plus qu'à une compréhension longitudinale de leur survenue dans la trajectoire existentielle de l'individu.

En pédopsychiatrie, les troubles du développement, des apprentissages, du comportement, et bien sûr l'autisme, sont progressivement passés sous la houlette des comportementalistes, des recherches organicistes, de l'imagerie médicale. Des entités nosographiques plus ou moins sous-tendues par des hypothèses de dysfonctionnement cérébral et faisant l'objet de recherches "neurodéveloppementales", les "dys" ont progressivement rendu démodées les hypothèses étiologiques et les conduites psychothérapeutiques qui mettent l'accent sur les avatars du développement affectif de l'enfant et sur les interactions familiales. L'hypothèse du *minimal brain damage* dans la dyslexie, soutenue par le Pr Debray Ritzen faisait pourtant scandale il y a 30 ans et paraissait « réactionnaire ».

Les bilans en neuro-pédiatrie dans les « centres de référence » sont devenus incontournables. Les familles demandent des évaluations, des bilans, des tests, des remèdes rapides et efficaces.... La part des prises en charge en rééducation et en soutien éducatif, la demande de participation des équipes de soins aux « équipes éducatives » scolaires ... ont enflé et laissent peu de temps aux soignants pour penser avec eux, tranquillement, ce qui a pu achopper, et

laisser se développer avec leur étayage d'autres fonctionnements familiaux moins préjudiciables au développement de l'enfant.

En 2012, en France, deux gros coups ont été portés à la psychanalyse pour sa prise en charge de l'autisme, labellisé grande cause nationale 2012. Le 20 janvier, une proposition de loi a été déposée visant à « l'arrêt des pratiques psychanalytiques dans l'accompagnement des personnes autistes, la généralisation des méthodes éducatives et comportementales, et la réaffectation des financements existants à ces méthodes ».

Le 8 mars, la Haute autorité de santé (HAS) et l'Agence nationale de l'évaluation et de la qualité des établissements et services sociaux et médico-sociaux (Anesm) publiaient leurs recommandations de bonne pratique quant aux interventions éducatives et thérapeutiques concernant les enfants et les adolescents autistes. La psychanalyse y était officiellement désavouée, considérée comme « non-consensuelle », son niveau de preuve quant à son efficacité était jugé insuffisant et le *packing*, consistant à envelopper un autiste dans un linge humide et froid, puis de le réchauffer progressivement pour lui donner conscience de son corps et de ses limites y était formellement interdit, sauf à des fins de recherche.

De nombreuses associations de parents autistes militent pour que leurs enfants soient soumis à des programmes éducatifs et comportementalistes, méthodes ABA et TEEACH, en particulier.

2011 voit la sortie d'un film "le Mur", où les séquences choisies ridiculisent les psychanalystes et autour duquel une forte polémique se développe tant sur la légitimité des affirmations des psychanalystes sur les causes relationnelles de l'autisme, que sur les prises en charge qu'ils conduisent.

La polémique actuelle en France autour de l'autisme prend la suite de différentes mises en cause de la psychanalyse amorcée dès 2003 lorsque le gouvernement français introduit d'abord par l'amendement Accoyer, puis par l'amendement Mattéi, une volonté de réglementer l'exercice de la psychothérapie et de la psychanalyse.

En février 2004, l'Inserm publiait, sur la base de 1.000 études publiées dans la littérature scientifique internationale, une expertise collective portant sur l'efficacité de trois types de psychothérapies : la psychanalyse (et les thérapies dites « dynamiques »), la thérapie familiale, les TCC.

Elle concluait à une efficacité inférieure de la psychanalyse par rapport aux autres approches. Après un an de protestations des associations de psychanalystes, le ministre de la Santé, désavouait publiquement ce rapport et en annonçait la suppression du site Internet de son ministère.

Suite à ce retrait Catherine Meyer ex-normalienne, ancienne éditrice chez Odile Jacob et Laurent Beccaria fondateur des éditions des Arènes, décident du projet du *Livre noir de la psychanalyse. Vivre, penser et aller mieux sans Freud*, publié en septembre 2005.

Les articles de quarante auteurs de différentes nationalités et de différentes spécialités: historiens, psychiatres, philosophes remettent en cause des éléments de l'histoire de la psychanalyse et la scientificité des théories de Freud, et soulignent les échecs de la psychanalyse. Ils critiquent la psychanalyse freudienne comme théorie et comme pratique.

Le principal objectif de recherche était de démontrer le décalage important entre l'histoire

réelle de la psychanalyse et celle concernant le personnage de Freud par rapport à l'histoire officielle. Les Freud Scholars («érudits de Freud»), en majorité anglo-saxons veulent démontrer que ce sont des légendes construites autour de Freud et de la psychanalyse qui obstruent la vérité historique sur ce que furent et ce que sont encore aujourd'hui l'un et l'autre. Ils argumentent que la psychanalyse ne résiste pas à « la police du passé ».

D'après ces historiens, Freud (et certains de ses hagiographes) aurait produit des mensonges au sujet de ses études cliniques, son matériel clinique, ses résultats thérapeutiques, la portée et l'innovation de ses résultats théoriques et pratiques, sur ses méthodes de travail enfin.

La méthode, tant sur le plan que méthode d'exploration du psychisme et sa capacité à construire une théorie que comme appui pour la thérapie se voit critiquée d'un point de vue méthodologique, et épistémologique sur l'irréfutabilité du corpus Freudien. La légitimité du praticien est mise en cause également,
« L'analyste est un ancien analysé sans autre légitimité universitaire ni d'obligation de diplômes, sa pratique flirte, selon certains avec l'exercice illégal de la médecine ».

La sclérose enfin.

Le livre accuse l'inertie des psychanalystes freudiens et lacaniens dont les pratiques et les théories s'éloigneraient de plus en plus des avancées de la connaissance de la psyché:

« Hier insurgés de toutes les avant-gardes, les freudiens et les lacaniens sont devenus aujourd'hui des intellectuels sourcilleux et volontiers agressifs, défendant leur bastion avec dogmatisme. La sclérose de la réflexion est patente : refus de diffuser les travaux des historiens critiques de Freud, fermeture aux découvertes scientifiques dérangeantes et censure des travaux qui évaluent l'efficacité des psychothérapies.

En 2010, le relais est pris par Michel Onfray, philosophe français qui publie un livre très polémique *Le Crépuscule d'une idole, ou l'affabulation freudienne* où il conteste la scientificité de la psychanalyse freudienne vue par lui comme une psychologie-littéraire, une philosophie voire comme une religion. Il parle d'une autobiographie philosophique, d'un capharnaüm existentiel, la technique psychanalytique relèverait de la pensée magique, de plus elle ne serait pas libérale mais conservatrice.

Les thérapies non psychanalytiques

Le béhaviorisme

Ce courant a traversé le 20^{ème} siècle, et, en tant qu'étude des comportements pourrait être une approche différente et complémentaire.

Pourtant, le courant cognitivo-comportementaliste se retrouve lui aussi dans les concurrents de l'approche psychanalytique. A l'instar de la critique poppérienne, le béhaviorisme postulant que tout comportement est le fruit de l'apprentissage considère que le béhaviorisme, tout ce que nous pouvons dire sur la conscience et l'inconscience de l'être humain ne serait que pure spéculation, la théorie psychanalytique accorderait une trop grande place à l'interprétation de ses données. Il ne servirait à rien, d'un point de vue expérimental, d'invoquer une prétendue réalité psychique intérieure, les pensées et les émotions du sujet. Le

plus important demeurerait le comportement objectivement observable, lequel obéit au couple stimulus-réponse. L'humain rejette les comportements sources de déplaisirs et recherche, pour enfin les adopter, ceux qui sont gratifiants. L'introspection à laquelle se livre le patient en cure analytique ne serait pas dénuée d'intérêt, mais ne produirait aucune certitude. Pour le béhaviorisme, l'être humain n'est pas régi par son inconscient mais par ses conditionnements.

Les thérapies comportementales sont souvent évoquées pour l'abord des phobies, sur lesquels elles sont réputées pour avoir des résultats rapidement efficaces, et quelquefois essayées pour l'abord des dépressions. Du point de vue des psychanalystes, ces résultats sont trompeurs, le conflit inconscient que la phobie révélait, n'ayant pas été traité, ressortira sous une autre formation symptomatique.

Dans le chapitre des approches psychothérapeutiques non psychanalytiques, je citerai pêle-mêle, la sophrologie, l'EMDR (mouvements oculaires rapides, la méditation en pleine conscience..., les théories de la communication de l'Ecole de Palo Alto dont Watzlawicz fut le fondateur, les thérapies systémiques...

En médecine: les neurosciences

Freud évoque les réactions des médecins de la fin du XIX^{ème} siècle contre la Natur philosophie et leur matérialisme, n'attachant d'importance qu'à l'ordre anatomique, physique ou chimique, et leur non préparation à reconnaître l'ordre psychique.

Dans cette continuité des recherches anatomistes, les recherches de plus en plus fines et spécialisées sur le fonctionnement du système nerveux et du cerveau en particulier ont pris un essor très important. Les neurosciences ont ainsi développé une diversité d'approche et de techniques d'exploration, dans les domaines physiologiques, génétiques, moléculaires, neuroendocriniens, physiologiques.

Les découvertes de scientifiques dans ce domaine sont assez fascinantes, mais leur cohabitation avec la psychanalyse, loin d'être évidente et sereine. Je vais citer une partie de ce que disait André Green dans un numéro de *La Recherche*, en 2000 : « Vers les années 1950, les neurophysiologistes n'avaient d'yeux que pour les structures cérébrales régulant la conscience. Avec ces études, la neurobiologie de l'inconscient était à portée de main. L'inconscient des neurobiologistes était cependant fort différent de l'inconscient de Freud. Puis avec les neurotransmetteurs, la chimie a relayé l'électricité.

L'ambivalence n'existait pas chez les biologistes. En 1953, on découvrait les premiers neuroleptiques. A Sainte-Anne, dans le service hospitalier qui était La Mecque de la toute nouvelle psychopharmacologie, Jacques Lacan tenait aussi son séminaire de psychanalyse.

Les drogues psychotropes auraient-elles fait bon ménage avec l'inconscient ?

Jean Delay, le maître de céans, psychiatre et homme de lettres, rêvait déjà de psychothérapies qui supplanteraient la vieille psychanalyse par des méthodes mixtes: narcoanalyse supposée faciliter la levée du refoulement grâce au « sérum de vérité » ; cures sous champignons hallucinogènes, imprudemment prônées comme agents libérateurs de l'imaginaire, etc. Les psychanalystes du cru récusèrent l'invitation. Le temps passant, le développement de la psychopharmacologie allait profiter, pensait-on, du progrès des neurosciences. La neurobiologie devenant moléculaire, on allait pouvoir balayer toute cette métaphysique de pacotille, pour qu'enfin la psychiatrie devienne moléculaire à son tour.

La méconnaissance, voire le déni de la vie psychique par les scientifiques, l'acharnement à postuler une causalité exclusivement organique à toute symptomatologie, conduit à des jugements peu sereins. Il est fréquent qu'on accuse un psychanalyste d'être « passé à côté » d'une affection organique. Et l'on se gaussera de ce soi-disant thérapeute, qui ne s'était pas rendu compte qu'il avait affaire à une « vraie » maladie. Mais qu'un chirurgien opère quatre fois un malade indemne de toute atteinte organique sur la foi d'hypothèses étiologiques infondées et sans consistance à la recherche d'une « lésion » introuvable, alors qu'il se révèle aveugle et sourd à la demande inconsciente de son patient, personne ne songera jamais à lui en faire le reproche.

Une telle ambition repose sur des postulats simplificateurs: la vie psychique est l'apparence d'une réalité qui est l'activité cérébrale. Or celle-ci n'est vraiment connaissable que par la neurobiologie. Ergo, c'est cette dernière qui permettra de connaître vraiment la vie psychique. Cela revient à dénier à la vie psychique un fonctionnement et une causalité propres, même si l'on admet la dépendance de celle-ci à l'égard de l'activité cérébrale. La littérature du XIX^{ème} siècle ne manque pas de mettre en scène le personnage du médecin matérialiste convaincu s'opposant au curé du coin. On peut douter que nous soyons sortis de cette représentation simpliste, quand on assiste à l'assaut de certains neurobiologistes contre l'« Esprit », dont l'acte d'accusation englobe et amalgame le psychisme et se résume ainsi: « Si vous croyez au psychisme, c'est que vous ne croyez pas à la physiologie du cerveau, c'est que vous croyez à l'Esprit ; c'est en fin de compte que vous êtes religieux, c'est-à-dire fanatique et antiscientifique ».

J'exagère ? Pas vraiment. Le psychisme reste un domaine obscur, inquiétant, redoutable. Par le médecin ! »

Après avoir aussi mis en cause Jacques Monod, Jean Pierre Changeux et son « homme neuronal », comme des biologistes partisans déniaient l'existence d'une organisation psychique qui ne serait pas le reflet d'une désorganisation neuronale, il ouvre des pistes de réconciliation en évoquant Henri Atlan: « (.il) indique comment un changement de niveau dans des organisations hiérarchiques « consiste en une transformation de ce qui est distinction et séparation à un niveau élémentaire en unification et réunion à un niveau plus élevé ». La psychanalyse se trouve au coeur du questionnement qu'il énonce: comment parler de ce pour quoi nous n'avons pas de langage adéquat, parce que nos méthodes d'observation qui conditionnent notre langage ne sont pas encore adéquates ? La difficulté bien repérée ici est due à l'impossibilité d'observer tous les niveaux avec la même précision. »

A la recherche de points de convergence entre l'inconscient cognitif et l'inconscient freudien:

Chacune des deux disciplines, psychanalyse et neurobiologie, reconnaissent qu'il faut prendre en compte des facteurs qui échappent à la conscience dans l'explication du comportement des individus. Pour Nicolas Georgieff (professeur de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent à l'université Lyon-I et membre de l'Institut des sciences cognitives), « psychanalyse et neurosciences représentent « deux démarches intellectuelles profondément originales, deux descriptions d'un même objet – les mécanismes de la psyché humaine – mais à deux échelles opposées, deux méthodes incapables de répondre chacune aux questions posées par l'autre parce qu'elles n'éclairent pas les mêmes propriétés » La psychanalyse et la neurobiologie, loin d'être incompatibles peuvent proposer deux niveaux de lecture d'une même maladie. Celle-ci peut être envisagée à la fois comme le résultat de processus de refoulement qu'il faut mettre au jour et à la fois comme un trouble biologique et donc une défaillance neuronale. »

Citons aussi dans ce même effort de recherche de convergence une discipline naissante: la

neuro-psychanalyse...pour laquelle une société internationale a été fondée en 2000.

Nous concluons à deux voix, d'abord celle d'Elisabeth, peut-être plus réservée, et puis celle d'Anna, qui insistera sur les résistances internes à la psychanalyse.

Conclusion d'Elisabeth

En fait ces « critiques » me traversent quotidiennement, m'enrichissent ou m'encombrent peut-être ?

Je me rends compte à quel point l'exercice de la psychiatrie m'a amenée utiliser plusieurs champs de référence, dont je n'ai pourtant qu'une connaissance un peu approximative.

En ce qui concerne la sociologie, elle m'interpelle presque quotidiennement dans ma pratique de pédopsychiatre en CMP public : Je suis amenée à recevoir en effet des migrants de toutes les régions du monde, dont certaines plus loin de nos modèles européens, comme les chinois, les pakistanais, les africains, et n'ayant que des notions relativement sommaires sur les fonctionnements familiaux en vigueur dans ces différents pays, je sens qu'il ne m'est pas facile d'imaginer vraiment les modèles sur lesquels se structurent les enfants.

Je m'interroge aussi très fréquemment sur les modifications introduites par l'éclatement du schéma de la famille nucléaire dans nos sociétés européennes, comment se décline la névrose infantile dans les familles recomposées, monoparentales ou homosexuelles ?

Retrouve-t-on les lignes classiques du complexe d'Œdipe, de quelle façon se résout-il ?

Parfois l'attachement œdipien paraît exacerbé, s'accompagne de comportement d'exclusivité jalouse, mais les difficultés les plus importantes paraissent souvent au niveau de l'angoisse de séparation, de sentiments de culpabilité ou d'abandon.

Je citerai juste pour mémoire la perplexité et les sentiments négatifs qui nous avaient saisis mes collègues et moi-même devant la dépression d'une petite fille de 4 ans, dont la mère célibataire avait choisi de demander à bénéficier d'une "réassignation sexuelle", et que nous voyions progressivement devenir homme. Perplexité à la limite d'un sentiment de confusion mentale qu'il a bien fallu comprendre comme étant le miroir contre-transférentiel de ce que devait ressentir la fillette.

Dans les équipes de soins, la compréhension de la psycho-dynamique familiale et individuelle reste pourtant très marquée par la psychanalyse, et la référence à la psychanalyse reste quand même vivante dans les études de cas, les synthèses. De même qu'on garde à l'esprit que les crises institutionnelles peuvent être provoquées par certains patients et que l'approche psychanalytique est nécessaire pour aborder de façon rationnelle de telles situations. Plus généralement, qu'elle reste utile pour permettre à chaque soignant d'être le moins possible pris dans les projections négatives suscitées par les patients, de ne pas se laisser prendre dans les clivages que certains patients suscitent dans les équipes.. Nous faisons aussi toujours quand même des psychothérapies d'inspiration psychanalytique...

L'éclairage donné par la psycho-dynamique du travail, sur un autre bord, m'a été assez utile dans certaines psychothérapies d'adultes reçus à mon cabinet et même à certains moments de cures analytiques, me permettant d'entendre dans un premier temps certains moments de

désorganisation ou d'aggravation des plaintes de mes patients dans l'axe de leur « être au travail » avant de les référer à leur histoire infantile.

Des questions surnagent pour moi sur les deux arguments principaux de cet article dans lequel Freud pose deux hypothèses centrales :

- la première qu'il serait possible de considérer la société comme un individu horrifié par l'étranger en lui, par la révélation de ce qui doit rester soumis au refoulement, c'est à dire la sexualité infantile, et blessé par la mise en évidence que « le Moi n'est pas maître en sa demeure »

- La deuxième, corollaire, qu'on peut prendre l'indignation et l'abondance des critiques comme la preuve d'une réaction affective de la société et donc comme une résistance au dévoilement de la chose inconsciente.

La société peut-elle être si facilement considérée comme l'individu ? N'y a-t-il pas là un saut épistémologique discutable ? De quelle société s'agit-il ? La Vienne du temps de Freud ? La "société occidentale" d'aujourd'hui ? Je me demande s'il ne s'agit pas plutôt de la réaction individuelle de chercheurs qui tiennent « le haut du pavé », et dont l'importance dans les médias fondent ce qu'on appelle aujourd'hui l'opinion publique ?

Les critiques à la psychanalyse doivent-elles être toutes considérées comme des résistances ?

J'ai plutôt le sentiment que les critiques - voire levées de bouclier - contre la psychanalyse qu'on voit depuis les années 2000 rejoignent en partie seulement l'argument de Freud sur l'indignation de la société contre la levée du refoulement de la sexualité infantile, qui me paraît être bien passée dans la vulgate culturelle.

Il reste pourtant encore bien des mises en cause que je pourrais qualifier de primaires parfois encore au niveau moral, l'accusant d'être complice de la « dégénérescence morale » de l'époque, d'avoir banalisé les plus sombres côtés des individus. La société serait devenue plus complaisante face aux instincts, prôner moins de répression n'aurait pas eu l'effet salvateur espéré par Freud, mettre à jour ce qui aurait dû rester refoulé, non seulement n'aurait pas amené les instincts sexuels à se transcender dans des sublimations, mais au contraire serait susceptible de favoriser les comportements déviants voire délinquants.

Découvrir son désir, et ne « rien céder » (comme disaient les lacaniens) sur lui pourrait être responsable de l'éclatement du mariage, de l'éclosion sociale de l'homosexualité, excuserait la pédophilie, justifierait la violence...

Mais ces critiques ne me paraissent pas représentatives. Personnellement, je serais plutôt tentée de dire que l'abondance des axes théoriques, y compris au sein même des sociétés analytiques, les différentes avancées scientifiques, la demande des patients à être soulagés rapidement et à un moindre coût, la difficulté à mettre en œuvre des cures analytiques classiques dans le contexte économique et social contraignant qui est le nôtre, au sein des affrontements mondiaux et sociétaux, de la révolution des technologies de communication, alimentent la perplexité et la résistance à considérer la psychanalyse comme un modèle heuristique, restreignent ses indications pour les patients et probablement pour les thérapeutes eux-mêmes...

A moins d'être un esprit assez brillant doté d'une solide culture générale et dépourvu de préjugés, il me paraît difficile de faire coexister et travailler ensemble ces différents modèles, dont chacun nécessite un niveau de spécialisation important ...

Je suis assez tentée de conclure ma partie de l'exposé avec Claude Smadja dans son introduction à la section « Psychanalyse et sciences » du site Internet de la SPP : *« nous devons garder à l'esprit l'enjeu essentiel de la psychanalyse : la connaissance du fonctionnement psychique à partir des objets, de la méthodologie et des représentations théoriques que l'expérience psychanalytique, passée et présente, a construit spécifiquement, dans son domaine d'activité. L'ouverture vers d'autres représentations, d'autres modèles, d'autres métaphores, issus des domaines scientifiques de voisinage, peut enrichir le travail de pensée du psychanalyste, mais ne peut en aucun cas s'y substituer. La complexité des liens entre les objets de la psychanalyse et ceux des autres disciplines scientifiques impose toujours une grande prudence dans leur analyse. »*

Conclusion d'Anna

Partant de cette question relative à l'actualité des résistances à la psychanalyse telles que Freud les a exprimées dans cette lettre de 1925, de mon point de vue, en fonction des critiques que j'ai choisi d'explorer et en tenant compte bien sûr des variations liées à l'évolution historique de notre monde, je dirais que sur le fonds, les contenus sont inchangés. Mais ce que j'ai appris à travers ce travail, c'est que peut-être les résistances - en tant que résultante de divers contre-investissements, cf. addenda d'*Inhibition, symptôme, angoisse*- seraient également "internes", proposées au cœur même de l'innovation freudienne, ce qui contribue à sa qualité (cf. Pascal : « deux folies : exclure la raison et n'admettre que la raison »).

Plusieurs perspectives peuvent être envisagées: Green parle de l'urgence de "penser l'objectivité de la subjectivité", de repérer quel paradigme pertinent pourrait prendre le relais de l'applicabilité des mathématiques à la réalité. Au risque d'analyser statistiquement des textes de séances ? De factorisations hasardeuses ?

Dans une réflexion sur l'épistémologie et les sciences humaines, E. Morin affirme qu'"*aucun dispositif ne pourra colmater à jamais la brèche sur l'inconnu. Nous débouchons ainsi sur l'idée complexe de progrès de la connaissance qui s'effectue non pas par le refoulement ou dissolution, mais par reconnaissance et affrontement de l'indécidable et du mystère*". L'exercice de la psychanalyse de nos jours est restreint, frustrant, décourageant - mais aussi quel plaisir! Notre discipline est critiquée, dénigrée, évacuée... A notre tour dès lors d'invoquer la résistance, non pas contre ou à la psychanalyse, mais avec elle, en ce que "résistance est espérance" (René Char, Feuillettes d'Hypnos).

Anna Dal Mas

Elisabeth Abdoucheli-Dejours

Bibliographie

Castoriadis C., « Logique, imagination, réflexion », in Dorey R., *L'inconscient et la science*, Paris, Dunod, 1991.

Dupuy J.-P., *Les savants croient-ils à leurs théories ?*, Paris, INRA, 2000.

Freud S., Ferenczi S., *Correspondance 1920-1933*, Paris, Calmann-Lévy, 2000.

Freud S., *Sur l'histoire du mouvement psychanalytique*, (1914d), Paris, Gallimard, 1991.

Gay P., Freud. *Une vie*, tome 2, Paris, Hachette, 1988.

Goux J.-J., *Les iconoclastes*, Paris, Seuil, 1978, pp.53-64.

Green A., « Méconnaissance de l'inconscient », in Dorey R., *L'inconscient et la science*, Paris, Dunod, 1991.

Green A., « Un psychanalyste face aux neurosciences », *La Recherche* spécial 30 ans - mensuel n°331 daté mai 2000.

Giorgieff N., in *Le journal du CNRS*, n° 194 de mars 2006, cité par Eve Suzanne in « implications philosophiques : la psychanalyse face aux neurosciences » publié le 25 août 2009.

Jones E., *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, III -les dernières années, Paris, PUF, 1969

Sibony-Tua L., « Quand l'homme Freud nous parle de Moïse », *Topique*, 2003, 89, 239-250.

Inserm (dir.). *Psychothérapie : Trois approches évaluées. Rapport*. Les éditions Inserm, Paris, 2004, XII- 553 p. - (Expertise collective).

Le Livre noir de la psychanalyse, sous la direction de Catherine Meyer, Les Arènes, 2005.

Le MUR, la psychanalyse à l'épreuve de l'autisme, réalisé en 2011 par Sophie Robert, et produit par OCEAN INVISIBLE PRODUCTIONS, avec AUTISTES SANS FRONTIERES.

« Le P.C.F. et l'inconscient », Michel Ciardi et Yves Gigou, article rédigé à partir d'entretiens avec Lucien Bonnafé, Nina Heister-Bronstein et Swen Follin, publié dans le n° 165 de V.S.T. - juin/juillet, 1986.

Malinowski B., *La sexualité et sa répression dans les sociétés primitives*, Paris, Payot, 1976. Première publication en 1927.

Onfray M., *Le crépuscule d'une idole*, éditions Grasset, 2010.

Racamier P.-C. -*Le Psychanalyste Sans Divan*, Bibliothèque Scientifique Payot, février 1993.